

*Christian Authier*  
**Poste restante**



« Je suis un enfant  
de La Poste. »

Flammarion



Poste restante

## DU MÊME AUTEUR

### **Romans**

*Enterrement de vie de garçon*, Stock, 2004, J'ai Lu, 2009

*Les Liens défaits*, Stock, 2006 (prix Roger-Nimier 2006), J'ai Lu, 2010

*Une si douce fureur*, Stock, 2006, J'ai Lu, 2010

*Une Belle époque*, Stock, 2010, J'ai Lu, 2012

*Une certaine fatigue*, Stock, 2012

*Soldat d'Allah*, Grasset, 2014

*Des heures heureuses*, Flammarion, 2018

*Demi-siècle*, Flammarion, 2021 (prix des Hussards 2021)

*L'Ouverture des hostilités*, Presses de la Cité, 2022

### **Essais**

*Patrick Besson*, Éditions du Rocher, coll. « Domaine Français », 1998

*Foot Business*, Hachette Littératures, 2001

*Le Nouvel ordre sexuel*, Bartillat, 2002

*Les Bouffons du foot*, Éditions du Rocher, coll. « Colère », 2002

*A l'est d'Eastwood*, La Table Ronde, 2003

*Clint Eastwood*, Fitway Publishing, 2005

*Deuxièmes séances*, Stock, 2009

*Callcut, boire pour se souvenir*, Éditions du Sandre, 2010

*De chez nous*, Stock, 2014 (prix Renaudot de l'essai 2014)

*Dictionnaire chic de littérature française*, Écriture, 2015

*Les Mondes de Michel Déon*, Séguier, 2018

*Petit éloge amoureux de Toulouse*, Privat, 2021

*Houellebecq politique*, Flammarion, 2022

Christian Authier

# Poste restante

Flammarion

© Flammarion, 2023.  
ISBN : 978-2-0802-9445-6

« Nous allons donc confier  
notre petit trésor aux seuls gens  
qui n'égarent jamais rien, aux  
employés de cette administration  
que le monde entier nous envie.  
J'ai nommé les PTT. »

Jean Gabin dans *Le Cave se rebiffe*  
(1961) de Gilles Grangier,  
dialogues de Michel Audiard





## Enfant de La Poste

Je suis un enfant de La Poste. Enfin, de postiers. Car mes parents se sont rencontrés puis mariés, comme tant d'autres personnes, grâce à leur métier. Venus de province – l'Ariège pour ma mère, l'Hérault pour mon père – et issus de milieux populaires, respectivement enfants de bistroitiers de village et de métayers, ces jeunes gens nés autour de 1935 devinrent fonctionnaires au sein des PTT au mitan des années 1950 dans une capitale qui attirait les forces vives du pays. Pour leur génération et leur classe, « monter à Paris » ou vers une grande ville est une évidence avec la promesse d'une vie meilleure à la clé. La jeunesse de mes parents, je la vois en noir et blanc comme sur leurs photos de mariage. Leurs visages portent une sorte d'innocence et de confiance en l'avenir que leur jeune âge ni le bonheur du moment ne suffisent peut-être à expliquer.

## POSTE RESTANTE

Une quinzaine d'années après la Libération, la France s'est reconstruite. Nous sommes dans les Trente Glorieuses. Le baby-boom est à l'œuvre. Certes, les guerres coloniales – l'Indochine puis l'Algérie – gangrènent l'Hexagone, mais cet héritage encombrant, ces poussières d'empire seront bientôt balayées ou glissées sous le tapis d'une France gaullienne sûre d'elle-même, orgueilleuse et dominatrice. La foi dans le progrès ne se discute pas. Dans cette France en noir et blanc, la couleur s'installe peu à peu avec les frigidaires, les machines à laver, le développement du téléphone, la télévision, bientôt la civilisation des loisirs... Nul mieux que le film *Mon oncle* de Jacques Tati en 1959 ne décrit ce mouvement. Le plein-emploi est de rigueur. On manque même de bras, d'où le recours à une immigration qui fait alors le bonheur et la prospérité de la nation. Dans cette France de la V<sup>e</sup> République naissante et résolument tournée vers l'avenir, on n'oublie pas cependant les fondamentaux. L'État est aux commandes, la planification est de mise, la fonction publique est encore une noblesse. Des « hussards noirs » de la République, célébrés en son temps par Charles Péguy, aux vaillants cheminots dont l'engagement de certains dans la Résistance a renforcé l'aura, en passant par le facteur, le service de l'État s'illustre dans l'imaginaire national par des figures puissantes et

## ENFANT DE LA POSTE

familiales. Pour nombre de Français, à l'instar de mes parents, le statut de fonctionnaire fait office d'ascenseur social. À la sécurité de l'emploi répond le devoir – et souvent la fierté – de servir le pays.

Je suis donc né et j'ai grandi au sein d'une famille de postiers, métier qu'ils exerceront toute leur vie jusqu'à leur départ à la retraite. Évidemment, cette situation est assez banale. Mon meilleur ami à l'école primaire, Christophe, était aussi un fils de postiers et son père dirigeait le petit bureau de notre quartier. Des années plus tard, ma sœur aînée, alors étudiante, travaillera dans ce même bureau où elle rencontrera le futur père de ses enfants. Décidément, dans la famille, nous sommes marqués par le cachet de La Poste. Durant mon enfance, des mots ou des expressions étranges – « Paris Brune » (le nom d'un bureau de poste du 14<sup>e</sup> arrondissement de Paris), « receveur », « inspecteur » – résonnaient à mes oreilles sans que j'en perce les mystères. En remplissant au fil des ans la ligne « profession des parents » sur les bulletins de renseignements lors des rentrées scolaires, je ne ressentais nul complexe ni fierté particulière. Leur métier me paraissait certes honorable, mais peu exaltant, et je ne me voyais guère devenir postier, bien qu'à partir de dix-huit ans, devenu étudiant à mon tour, j'aie pris l'habitude de travailler comme vacataire pendant les vacances scolaires dans la

## POSTE RESTANTE

grande poste du centre de Toulouse, ville où mes parents avaient été mutés en 1976 en réponse à des vœux déposés des années auparavant. Les postiers avaient ainsi le « privilège » – comme j’imagine il est de rigueur dans d’autres corps de métier – de pouvoir faire embaucher pour ces vacances leurs rejetons prioritairement sur ceux dont les parents ne travaillaient pas à La Poste. Plus appréciable dans le registre des « avantages acquis » flétris par les contempteurs des fonctionnaires fut la semi-retraite dont bénéficièrent mes parents qui, à partir de cinquante-cinq ans, purent profiter d’une « cessation progressive d’activité », c’est-à-dire travailler à mi-temps, soit quinze jours par mois, pour 80 % de leur salaire. Ils s’éloignaient ainsi progressivement d’un métier qu’ils ne reconnaissaient plus et que, pour ma part, je considérais en tant que jeune adulte comme appartenant à un monde ancien.

Nous sommes en 1995. J’ai vingt-cinq ans et je suis journaliste dans un hebdomadaire toulousain qui me permet d’écrire librement sur ce que j’ai envie d’écrire. La Poste me paraît archaïque, ringarde. Je ne renie pas cette institution qui a façonné une part de ma vie et qui m’a offert mes premiers bulletins de salaire, mais elle ne m’intéresse pas. Les années suivantes, je deviens un usager comme un autre de La Poste, ou juste un peu plus, par la conservation d’un compte bancaire

## ENFANT DE LA POSTE

dans l'établissement. Je me rends dans des bureaux pour envoyer des lettres ou des colis, récupérer une lettre recommandée ou un paquet trop volumineux pour ma boîte. La Poste m'indiffère, disais-je. Il peut se passer des mois, peut-être une année, avant que je doive m'y rendre. Pourtant, et le phénomène s'accroît à mesure que mes visites s'espacent, je me rends compte que les bureaux changent. Les guichets de la grande poste de la rue Lafayette disparaissent peu à peu. Cette poste et d'autres dans la ville se mettent à ressembler à des galeries commerciales. On y vend des choses inhabituelles, comme à une époque des DVD, notamment de films d'animation de Walt Disney dont je ne vois guère le lien avec la vocation originelle de l'établissement public.

Les machines et les automates envahissent l'espace, remplacent les agents des guichets. Parallèlement, les courriers mettent plus de temps à parvenir à leur destinataire si l'on ne prend pas le soin de souscrire à un service plus onéreux qui réussit à peu près la performance naguère obtenue à un tarif modique. Même chose pour les colis, où les formules « Colissimo » et autres ont remplacé le tarif ordinaire. Dans les bureaux, la lenteur et l'inefficacité ont progressé du fait de la diminution du nombre d'agents, du moins pour les usagers « normaux » car des guichets spécifiques sont réservés

## POSTE RESTANTE

aux entreprises. Ailleurs, les files d'attente s'allongent. Des agents d'accueil orientent ceux qu'ils considèrent comme des « clients » vers des automates. Durant de longues périodes, le facteur ne fait plus sa tournée le samedi dans mon quartier. La Poste que j'ai connue n'existe plus. Celle de mes parents encore moins. Pourtant, à la télévision, à la radio, depuis des décennies, des campagnes de communication matraquent des bulletins de victoire nous invitant par exemple à « bouger avec La Poste ». Bouger comment ? Vers quoi ? Au fil des ans, cette mutation aux allures de liquidation me chagrine toujours un peu plus, distillant un étrange sentiment de dépossession. C'est un malaise sur lequel on a du mal à mettre un nom et des mots. Que se passe-t-il ? Que se passe-t-il vraiment ? Que s'est-il passé ? Auprès d'amis ou de connaissances, quand la conversation aborde le sujet de La Poste, en général à propos d'un courrier égaré ou d'un autre désagrément, je me rends compte que ce que je prenais pour une blessure intime a des échos bien plus larges. Nous rechignons à dire « La Poste, c'était mieux avant » de crainte d'être classés dans les rangs des ronchons, des vieux cons, des réactionnaires, des incrochables nostalgiques d'un passé idéalisé. Alors, nous constatons simplement son déclin en faisant profil bas.

## ENFANT DE LA POSTE

Se souvenir est devenu suspect, sauf pour insulter le passé ou lui demander des comptes. Invoquer un temps pas si lointain où la vie – dans certaines de ses incarnations concrètes – était plus douce, naturelle, facile, belle, aimable, paraît aux thuriféraires de la modernité comme un crime de lèse-majesté. Pourtant, sans vouloir revenir à « *la douceur des lampes à huile* » et à « *la splendeur de la marine à voile* » (quoique je garde un sentiment ébloui des très rares fois où j'ai eu le privilège de monter sur un bateau à voile), brocardées par le général de Gaulle lors de sa célèbre allocution radiotélévisée du 29 janvier 1960, il m'arrive de regretter tant de choses évanouies. Dans ma ville, les cinémas se sont quasiment tous éteints, remplacés par des multiplexes en zones périurbaines commerciales ou en abonnements sur plateformes numériques. Des anciennes librairies ont cédé la place à des enseignes du commerce mondialisé. Les kiosques à journaux ou maisons de la presse sont devenus rares. Les cafés populaires se sont métamorphosés en bars anonymes ou ont fermé leurs portes. Voilà pour les petits désagréments ressentis par un bobo urbain quinquagénaire voyant s'effacer des lieux qu'il pensait éternels. Je me souviens aussi des hirondelles et des coccinelles de mon enfance, des papillons et des étoiles dans le ciel qui ont disparu de mon horizon – à l'exception des

## POSTE RESTANTE

étoiles que j'aperçois la nuit dans quelques campagnes reculées, encore épargnées par la pollution atmosphérique et lumineuse. Se souvenir des belles choses, disait un titre de film aussi beau qu'un poème de Paul-Jean Toulet. La nostalgie deviendra-t-elle un « *crime de pensée* », « *le crime essentiel, celui qui englobe tous les autres* », ainsi que le définissait Orwell dans *1984* ? Je le crains parfois.

Mon ami Sébastien, amoureux de la carte postale – à laquelle il a consacré un brillant petit essai – et amoureux des lettres dans tous les sens du terme, m'enjoignait régulièrement d'écrire un livre sur La Poste et sur ce qu'il en restait, m'assurant que ma condition de fils de postiers me conférerait sinon une légitimité, du moins une sensibilité particulière. Je restai longtemps dubitatif face à son conseil, auquel les libertés qu'autorise l'amitié donnaient un ton impératif, avant que l'évidence et surtout l'envie ne s'imposent. Banalement, en vieillissant, j'ai découvert après tant d'autres que l'on ne quitte jamais vraiment le pays de son enfance. Oui, je suis un enfant de La Poste.



## Petite histoire de La Poste

L'histoire de La Poste dans nos contrées remonte à « *la plus haute Antiquité* », peut-on écrire en reprenant la formule prisée par le grand Alexandre Vialatte dans ses chroniques. En effet, un réseau de poste, le *cursus publicus*, fut mis en place par l'Empire romain et fonctionna en Gaule. Ce système embryonnaire, mais efficace, réservé aux correspondances officielles – administratives, fiscales, militaires – disparut naturellement à la fin du v<sup>e</sup> siècle avec la chute de l'Empire d'Occident. Mille ans plus tard, autour de 1476-1477, le roi Louis XI crée le « Service des chevaucheurs du roi », dit aussi « Poste aux chevaux », afin de transmettre ses messages et un siècle après, en 1576, Henri III permet aux messagers royaux d'acheminer aussi des lettres de riches particuliers. Les relais de poste sont alors installés toutes les sept lieues, soit vingt-huit kilomètres. Les cavaliers peuvent

## POSTE RESTANTE

changer de monture à chaque relais et les postillons sont chargés de ramener le cheval utilisé au relais d'origine. Les lourdes bottes de ces derniers sont dénommées « bottes de sept lieues » et Charles Perrault rendra l'expression fameuse en contant les aventures du Petit Poucet...

Sous le règne de Louis XIV, Jean-Jacques Renouard de Villayer est autorisé par ordonnance à créer la « Petite Poste » de Paris à travers un réseau de boîtes aux lettres (la « Grande Poste » désignant le bureau ou centre postal). Les premiers « facteurs » parisiens apparaissent. L'État se centralise et le ministre de la Guerre du Roi-Soleil, le marquis de Louvois, fonde la Ferme générale des Postes en 1672. Il fait construire de nouvelles routes et de nouveaux relais, reprend en main les « maîtres des Postes » en charge des relais, développe l'acheminement du courrier à travers le royaume et même à l'étranger. Il faut cependant attendre Piarron de Chamousset, en 1758, pour que La Petite Poste de Paris prenne réellement son essor et que son modèle se décline dans d'autres villes du royaume comme Bordeaux, Lyon, Nantes, Rouen, Nancy, Strasbourg, Marseille et Lille. On estime alors qu'à Paris 200 facteurs agitent leur claquoir pour avertir de leur passage et assurent trois collectes et distributions par jour.

## PETITE HISTOIRE DE LA POSTE

Les services postaux se développent encore avec la Révolution. Les charges royales, dont celle de la Ferme générale des Postes, sont supprimées. Les postes deviennent un service doté d'environ 1 400 relais et 16 000 chevaux. De nouvelles destinations sont mises en place pour les courriers, les malles-poste remplacent les diligences. Plus rapides, elles peuvent aussi transporter des passagers. Les délais de distribution raccourcissent. Une lettre expédiée depuis Paris met moins de trois jours pour atteindre Lyon. Les premiers mandats postaux, destinés à envoyer de l'argent liquide à des particuliers, notamment dans les communes rurales, sont mis au point à compter de 1816. La loi Sapey instaure à partir du 1<sup>er</sup> avril 1830 un service rural postal qui prévoit que « 5 000 *facteurs devront recueillir et distribuer dans toutes les communes rurales du royaume, les correspondances administratives et particulières* ». Trente-cinq mille boîtes aux lettres sont installées et la tournée du facteur a lieu un jour sur deux. Le facteur va ainsi devenir un acteur clé de la société, rompant l'isolement des villages et de ceux qui y habitent. Autre révolution : celle des transports. Avec l'utilisation de la vapeur, les distances se réduisent. Dix paquebots-poste à vapeur parcourent la Méditerranée en 1835. En 1845, un wagon-poste est mis en service sur la ligne Paris-Rouen. Il s'agit du premier d'une